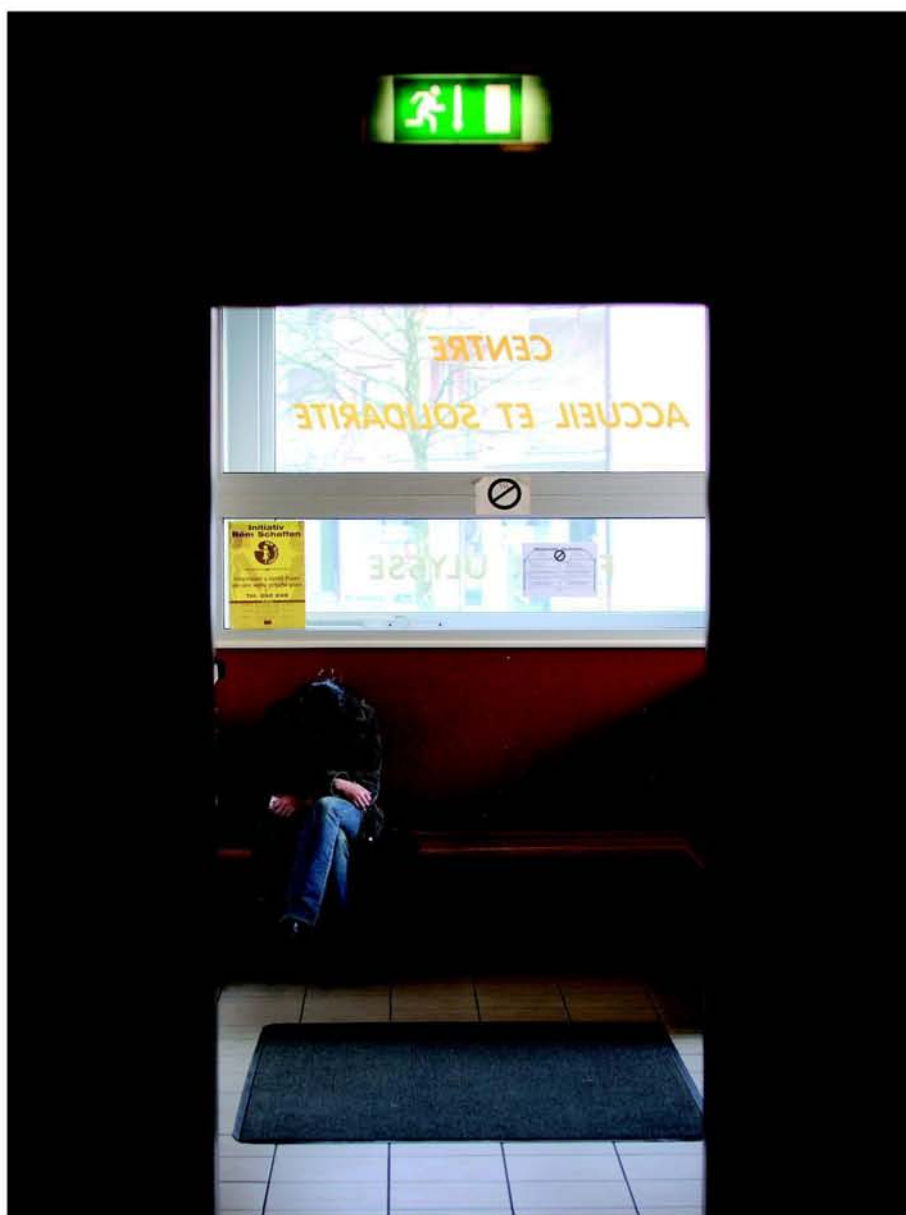


AU COEUR DE LA VILLE, UNE JEUNESSE MARGINALISÉE



Cuy Hoffmann

Logements trop chers, augmentation du chômage et manque de perspectives: à l'instar d'autres pays européens, le Luxembourg n'échappe pas à la crise sociale. Les premiers touchés sont évidemment les plus vulnérables, et les jeunes en font souvent partie. *ons stad* s'est intéressé de plus près à ces jeunes qui, dans notre capitale, connaissent l'exclusion sociale ainsi qu'aux structures qui tentent de les en sortir.

Thomas Köhl-Brandhorst,
du service streetwork
de la «Caritas Jeunes
et Familles»



A 18 ans, Katia est une jeune femme aimable, un peu timide et au joli sourire optimiste. Pourtant, ces derniers temps, la vie n'a pas été des plus faciles pour elle. Brouillée avec ses parents, elle a arrêté l'école au mois de septembre, vivant de ses activités de DJ et partageant un appartement avec une amie. Mais une dispute sème le trouble dans la relation entre les deux jeunes femmes. Katia doit quitter l'appartement et perd également son petit job. «Tout allait bien pour moi, mais à cause de quelques bêtises, j'ai tout perdu», explique-t-elle. Elle n'en dira pas plus au sujet de ces petites bêtises, mais nous apprenons également qu'elle a cessé au mois de septembre de fréquenter le Centre National de Formation Professionnelle Continue (CNFPC). Sans ressources et sans logement, Katia a le bon réflexe: elle se tourne vers un des trois streetworkers de la capitale, Thomas Köhl-Brandhorst, du service streetwork de la «Caritas Jeunes et Familles».

En moyenne, Thomas s'occupe environ de 75 à 80 jeunes, dont une bonne dizaine, à l'instar de Katia, bénéficie d'un soutien particulier. Il lui met à disposition un lit d'urgence dans le cadre du Service «Logement Social Encadré». Normalement, ces opportunités durent environ un mois, le temps pour le jeune de réorganiser sa vie. Cela passe aussi par des formalités telles que l'inscription à l'Administration de l'Emploi (Adem), l'affiliation aux caisses de maladie, l'inscription aux listes d'attentes des services de logement et la recherche active d'un emploi, fut-il précaire, comme ceux proposés par les agences intérimaires. «Mon travail, c'est de les motiver, d'identifier leurs ressources personnelles, de structurer leurs démarches et de tirer assez de ficelles pour soutenir leur projet», dit Thomas. En attendant, Katia s'est inscrite dans un de ces agences et évoque la reprise de sa scolarité ou d'une formation lors de la prochaine

rentrée. Mèches rouges dans ses cheveux noirs jais, le maquillage élaboré, Katia avait déjà entamé une formation d'esthéticienne en Belgique qu'elle voudrait, si possible, poursuivre en septembre prochain. Katia n'est pas du genre à se laisser abattre: «Je ne regarde pas en arrière, je préfère penser à ma vie maintenant».

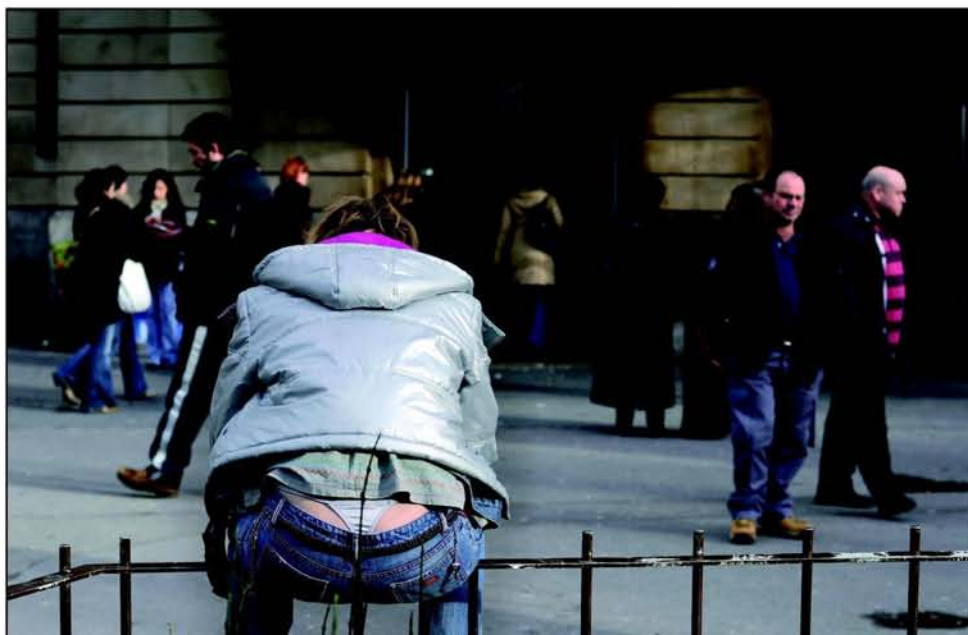
Katia a le profil type de jeunes dont s'occupe Thomas: en difficulté passagère, ils disposent encore de ressources morales suffisantes pour se rattraper et se réinsérer dans la société. Comme le nom de sa profession l'indique, Thomas ne reste pas enfermé dans son bureau à attendre que les jeunes viennent à lui. Tous les jours, selon des horaires précis, il se déplace vers le quartier de la gare et dans certaines rues proches et sensibles, comme la rue de Strasbourg. Pour entrer en contact avec les jeunes, Thomas privilégie la méthode active: «Je vais vers eux, je me présente et leur explique mon travail et ils réagissent en règle générale de manière positive». Cela

fait cinq ans que Thomas est sur le terrain, ce qui lui a valu une reconnaissance dans la «scène» de la gare ainsi qu'auprès de la population qui y vit. Il suffit de passer cinq minutes avec lui devant le hall d'entrée de la gare centrale pour s'en rendre compte: la conversation est continuellement coupée par des jeunes qui viennent vers lui, lui demandant conseil ou sollicitant son aide. Mais il n'est pas nécessaire d'attendre qu'il vienne vers vous – comme pour ses deux autres collègues streetworkers, son numéro de portable est inscrit sur des brochures distribuées par la ville de Luxembourg et, révolution numérique oblige, il dispose d'un site internet bien étoffé (www.street-work.lu). De plus les trois streetworker disposent d'une permanence commune mise à disposition par l'administration municipale.

Etablir des liens de confiance

Effectuant un travail de longue haleine, le streetworker doit prioritairement établir des liens de confiance avec les «clients». «Je ne peux pas tout simplement arriver et dire: toi, tu vas à l'école, toi, tu t'inscris à l'Adem et toi, tu vas à la *Jugend an Drogenhëllef*», dit Thomas. Ainsi, propose-t-il également des activités de loisirs. Par exemple le tournoi Streetsoccer qui se déroule chaque année dans la vallée de la Pétrusse. Car un des problèmes de ces jeunes qui ne se retrouvent dans aucune structure associative ou sportive, c'est le manque d'alternatives. Conséquence: ne sachant que faire de leur temps libre, ils le passent dans la rue. La porte est alors ouverte à des loisirs plus destructeurs.

En effet, tous les jeunes n'ont pas la chance ou la force de caractère d'une Katia. Et l'exacerbation des difficultés qui touchent aussi la population luxembourgeoise se fait de plus en plus ressentir, particuliè-



AU COEUR DE LA VILLE, UNE JEUNESSE MARGINALISÉE



Stéphanie Silva
(à droite)



rement auprès des jeunes, par définition plus vulnérables. René Kneip, chargé de direction de l'a.s.b.l. «Caritas Accueil et Solidarité» (qui tout comme l'a.s.b.l. «Caritas Jeunes et Familles» emploie également un streetworker, le troisième travaillant pour l'a.s.b.l. Inter-Actions Faubourgs) et également responsable du «Foyer Ulysse» qui héberge les sans-abris, constate que ces dernières années, l'exclusion des jeunes a connu une forte augmentation. Cette tendance n'est pas sans rapport avec la situation du marché du travail de plus en plus précaire et ce qu'il appelle la «dislocation familiale».

La situation est particulièrement critique pour les jeunes en difficulté qui ont entre 18 et 25 ans. Majeurs, ils ne peuvent plus prétendre à des foyers d'accueil pour mineurs. Sans ressources, ils sont en plus exclus du Revenu Minimum Garanti (RMG), car il faut être âgé d'au moins 25 ans pour en bénéficier. Une situation «absurde» selon Kneip. Il n'est pas le seul à le dire: dans les années 90, le Conseil d'Etat avait déjà pointé du doigt ce non-sens dans un avis.

Les jeunes qui sont dans une situation plus précaire (sans logement, voire dépendance aux drogues dures ou prostitution) sont pris en charge par Stéphanie Silva, assistante sociale et streetworker dans les quartiers de Bonnevoie et de la gare. A la différence de Thomas, les jeunes dont elle s'occupe sont sans domicile fixe, son autre lieu de travail étant, hormis la rue, le Foyer Ulysse. Le nombre de SDF jeunes est impressionnant: parmi les 500 personnes qu'elle suit avec plus ou moins d'intensité, en fonction des cas, un quart environ se situe dans la tranche d'âge 18-25 ans. «Je vais vers eux, mais mon travail est facilité par ma présence à la 'Téistuff' du foyer et mes permanences. C'est là que je peux déjà entrer en contact avec un certain nombre d'entre eux». La forte collaboration entre

les trois streetworkers a aussi ses avantages. Si Thomas apprend à connaître un jeune sans logis en grande difficulté, il fait appel à Stéphanie et inversement pour les jeunes dont l'exclusion sociale n'est pas tout aussi profonde.

De l'Odyssée de l'exclusion au Foyer Ulysse

La place Léon XIII devant le parvis de l'Eglise de Bonnevoie est un des principaux points de présence de Stéphanie. A proximité du quartier de la gare et du foyer Ulysse, cet endroit est un lieu de rencontre privilégié par les SDF. Par la force des choses et sa proximité géographique, l'abbé Léo Wagener, curé de la paroisse de Bonnevoie depuis septembre 2006 est devenu un des acteurs du travail social. Au mois de janvier de cette année, il avait organisé une célébration dans son église à la mémoire de la mort de 9 SDF, dont quelques jeunes. Si elle était principalement destinée à donner du réconfort aux amis des défunts, elle a permis à l'abbé de tisser de meilleurs liens avec les exclus du quartier. Elle a ainsi fortement contribué à l'amélioration de ses relations avec les sans-abris. Son engagement social au sein de structures catholiques est reconnu par l'archevêché et sa nomination dans cette paroisse ne tient pas tout-à-fait du hasard. Il tient toutefois à préciser qu'il ne peut ni ne veut se substituer aux structures d'aide sociale existantes.

«Beaucoup de jeunes en détresse viennent sonner à ma porte. La plupart du temps, c'est évidemment pour me demander de l'argent», explique Léo Wagener. Le curé n'est pas dupe et sait pertinemment que cet argent sera le plus souvent investi dans l'achat d'alcool et de drogues. «Mais je me prends la liberté de leur refuser». Il préfère par contre leur proposer un soutien moral et tenter d'entamer le discours avec eux. Aussi essaie-t-il de les orienter vers des

structures d'aide sociale et compte prochainement entrer en contact avec le service street-work de la ville de Luxembourg. Par contre, il a déjà établi des contacts avec la «Stëmm vun der Strooss» et le Foyer Ulysse. Mais il ne veut rien précipiter: «Je préfère encore attendre une année avant de mieux structurer mon aide, afin de me faire une meilleure idée du quartier. Ce serait dommage de lancer des initiatives contre-productives». Pour l'instant, sa paroisse aide les plus démunis avec les outils classiques de la charité chrétienne: distribution de vêtements récoltés ou de draps de lits. «La population de Bonnevoie est particulièrement solidaire et engagée», se félicite-t-il. Mais malgré son apparence posée et austère, la détresse des jeunes qu'il rencontre ne le laisse pas de marbre: «J'avoue que c'est souvent démoralisant».

La vie des jeunes qui ont chuté profondément est en effet un véritable enfer. Le «Tox-In», également appelé la «Fixerstuff», aux abords de la route de Thionville, en donne un triste aperçu. Installé en 2005 sur l'initiative du ministère de la santé et géré par l'association «Abrigado», ce lieu permet aux toxicomanes de s'injecter leurs doses d'héroïne dans de meilleures conditions hygiéniques. Les trois containers provisoires qui abritent le «Tox-In» mettent à disposition une variété de seringues appropriées, de salles d'injection désinfectées après chaque usage, de garrots, mais aussi d'un matériel de réanimation. Une quarantaine de lits permettent également aux toxicomanes de ne pas passer la nuit dans les rues de la capitale. Si le «Tox-In» n'est pas ouvert aux mineurs, beaucoup de jeunes le fréquentent (selon les statistiques établis par l'établissement pour l'année 2006, ils se situaient aux alentours de 15 % pour les 18-24 ans et de 20 % pour les 25-34 ans).



Le Tox-In

La vie des jeunes qui ont chuté profondément est en effet un véritable enfer. Le *Tox-In*, également appelé la *Fixerstuff*, aux abords de la route de Thionville, en donne un triste aperçu. Installé en 2005 sur l'initiative du ministère de la santé et géré par l'association *Abrigado*, ce lieu permet aux toxicomanes de s'injecter leurs doses d'héroïne dans de meilleures conditions hygiéniques.



Ces boules qui mènent au pire

Les jeunes toxicomanes ne sont pas systématiquement issus de couches sociales défavorisées. «Nous avons des jeunes qui viennent de milieux aisés. La société luxembourgeoise est très axée sur le prestige matériel. Les parents ont beau avoir beaucoup d'argent, ils ont en revanche moins de temps pour leurs enfants», explique Monika Graser qui dirige l'établissement. Il arriverait même que des parents au volant de voitures de luxe viennent chercher leurs enfants au «Tox-In»...

Mais la plupart d'entre eux sont complètement déconnectés de la vie sociale. Ne fréquentant plus l'école, laissés à eux-mêmes, leur quotidien est une quête sans fin à la recherche de moyens financiers pour satisfaire leur dépendance. Tous les moyens sont bons: «deal», mendicité, vol et prostitution. Cette dernière activité est souvent choisie par les jeunes filles, même

si la prostitution masculine, très taboue et peu visible au Luxembourg, existe également. «Pour vingt euros, certaines filles en manque sont prêtes à subir les pires choses de la part de leurs clients», explique Graser. Vingt euros, c'est le prix moyen d'une dose d'héroïne, une «boule», dans le quartier de la gare. Et il est fréquent que des clients, conscients de l'état parfois absent des prostituées, en profitent pour assouvir leurs phantasmes les plus violents. Monika Graser raconte qu'elle a déjà vu des clients jeter de leur voiture des filles devant le «Tox-In». Vêtements déchirés, traces de violence physique: le viol au prix d'une dose. Selon Graser, le passage de la prostitution au «deal» est souvent considéré par les jeunes toxicomanes comme une sorte de promotion sociale. Au moins ne vendent-elles plus leurs corps.

Si certains peuvent vivre vieux avec leur dépendance, la mort est néanmoins souvent au bout de l'aiguille. Habités aux

doses d'héroïne de basse qualité, celle que l'on trouve généralement dans ce quartier, les toxicomanes peuvent tomber sur des boules plus pures. L'overdose, et parfois la mort, sont alors à l'ordre du jour.

Les raisons de tomber dans la toxicomanie sont diverses. Elles peuvent apparaître à un âge particulièrement jeune (12 à 14 ans): le manque d'affection de leurs proches, la fragilité psychique propre à l'adolescence, ainsi que la propension à la transformation de l'état de conscience sont autant de facteurs qui poussent certains jeunes dans les bras des drogues dures. L'environnement amical et amoureux peut aussi jouer un rôle. Comme nous l'explique Graser, il arrive que des jeunes filles tombent amoureuses de toxicomanes et qu'elles commencent à imiter ce mode de vie. Un constat également établi par Thomas Köhl-Brandhorst, pour qui un cercle d'amis dans la «scène» de la gare contribue à dédramatiser l'usage de drogues. Ce streetworker qui rattrape les jeunes au début de leur déchéance sociale n'hésite d'ailleurs pas à montrer à certains d'entre eux le vrai visage de la toxicomanie. Les exemples dans le quartier de la gare ne manquent malheureusement pas.

David Wagner

Foyer Ulysse



Guy Hoffmann